

AURA

XILONEN

Gabacho



« Un roman
fou furieux »

L'Obs



Liborio n'a rien à perdre et peur de rien. Enfant des rues, il a fui son Mexique natal et traversé la frontière au péril de sa vie à la poursuite du rêve américain. Narrateur de sa propre histoire, il raconte ses galères de jeune clandestin qui croise sur sa route des gens parfois bienveillants et d'autres qui veulent sa peau. Dans la ville du sud des États-Unis où il s'est réfugié, il trouve un petit boulot dans une librairie hispanique, lit tout ce qui lui tombe sous la main, fantasme sur la jolie voisine et ne craint pas la bagarre... Récit aussi émouvant qu'hilarant, *Gabacho* retrace l'histoire d'un garçon qui tente de se faire une place à coups de poing et de mots. Un roman d'initiation mené tambour battant et porté par une écriture ébouriffante.

AURA XILONEN est née au Mexique en 1995. Après une enfance marquée par la mort de son père et des mois d'exil forcé en Allemagne, elle passe beaucoup de temps chez ses grands-parents, s'imprégnant de leur langage imagé et de leurs expressions désuètes. Elle a seulement dix-neuf ans lorsqu'elle reçoit le prestigieux prix Mauricio Achar pour *Gabacho*, traduit depuis en huit langues et lauréat du Grand Prix de traduction de la ville d'Arles en 2017.

« Un livre à faire lire à tous les bâtisseurs de murs. » *Le Canard enchaîné*

« Une écriture mexicaine, viscérale et ultra contemporaine. » *Télérama*

Aura Xilonen

Gabacho

*Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Julia Chardavoine*

LIANA LEVI  *piccolo*

À mes grands-parents, à mes oncles et à ma mère.

*À tous les migrants du monde
que nous sommes tous au fond,
si on y réfléchit bien.*

Words, as ideas, are barbaric men invention.

Liborio

Et donc pendant qu'ils étaient là, ces crevards, à courir après la gisquette, à la harceler, à lui crier des cochonneries, je me suis dit que si je les défonçais tous, ces cons de latinos, je pourrais changer de vie. Après tout, je suis né-mort et franchement j'ai peur de rien. Je l'ai toujours su et je me suis dit que j'en aurais la preuve en explosant les dents du type qui était en train de faire son numéro à la gisquette. Elle, elle disait pas un mot, elle guettait l'arrivée du bus au bout de la rue, comme ça, toute mal à l'aise, et encore plus quand ce fils de pute lui a palpé le cul avec ses doigts mycosiques. J'ai tout de suite lâché mon poste au bookstore où je travaille, ça vibrait autour de moi, et j'ai foncé lui coller mon poing dans la gueule. Au fond, qu'est-ce que j'avais à perdre, vu que j'ai jamais rien eu. Je le prends par-derrière, ce guignol, je lui fracasse la cheville, et lui, il se plie en deux, comme ça, au ralenti, comme une bestiole qui glisse le long d'une vitre un jour de pluie, puis je lui fous une droite monumentale juste derrière la tronche, là, de toutes mes forces.

Bim! Bam! Boum! Et que je lui pète les dents jusqu'à ce qu'il ait le nez dans son sirop, rouge, bien épais, qu'il reste là à chier dans son froc, à tituber sur

le trottoir, jambes écartées. À ce moment-là, y avait déjà un petit groupe autour de moi, et comme chaque fois qu'y a de la baston dans le quartier, y a toujours des crevards et des kékés pour rappliquer histoire de voir ça de plus près.

Et là, un guignol qui me dit : « Fuck, man, pas comme ça, fais pas ta baltringue, de face, sale indien, comme un vrai mec. »

Et le type qui ose s'approcher, des schlass à la place des dents, comme ces chiens qui défoncent tout sur leur passage. Sans réfléchir, je lui colle un coup de bazooka entre les pattes, du même pied avec lequel j'avais couché le premier ; je l'allonge. Avant qu'il tombe, je vois ses yeux devenir blancs ; j'imagine que ses couilles lui remontent dans le cerveau. Et lui, il se vautre joliment, tête la première.

Du coup, y a plus personne dans leur petit groupe de merde pour faire le malin avec moi ; ils restent tous à me regarder, un peu bleus, des nains, comme pliés par le vent.

Je cherche des yeux la gisquette, je sais pas moi, voir si elle va bien, mais impossible de la repérer. Y a tellement de crevards dans les parages que j'arrive pas à savoir si le bus est passé ou si elle s'est fait embarquer par un connard dans une de ces petites ruelles du fond où ça grouille de raclures.

Une black qui voit que j'ai foutu un sacré bordel me chope par le bras pour me sortir de ce merdier pendant que les crevards, eux, ils essayent de réanimer les molosses émasculés qui gisent sur le trottoir. La black, elle m'entraîne dans un coin et me dit : « Mama mia, t'es complètement dingo, fouté li kan timoun, sinon tu seras bientôt mò. »

Mais je me dégage et la laisse plantée là, à parler toute seule, puis je traverse la rue histoire de retourner à la librairie regarder voler les mouches.

[Ah, ça faisait longtemps que je m'étais pas senti aussi bien, depuis le jour où j'ai plongé dans le Rio Bravo¹ et où j'en suis ressorti à la force de mes bras des heures plus tard, la peau sur les os et à moitié mort, respirant comme si c'était la première fois. C'est là, au pied de l'eau, que j'ai définitivement cessé d'avoir la trouille des trucs balèzes ; de ce côté de l'abîme.]

De retour à la caisse du bookstore, je sens mon Boss m'arriver par-derrière comme un coup de poignard dans le dos: «T'as vendu quelque chose au moins, le merdeux?», puis il s'approche de la vitrine donnant sur la rue et lâche: «Fuck, c'est quoi ce boxon dehors?»

Je hausse les épaules, un chiffon à la main; c'est qu'il faut encore que je termine de faire la poussière que j'ai laissée en plan pour aller défoncer cette bande de losers.

Je lui réponds, saoulé ou va savoir: «Un chien s'est fait écraser.» Je souffle avec un ras-le-cul énormissime. Et là, je lève les yeux, je regarde dehors et je sens ma glotte se contracter, mon estomac se nouer: la gisquette est en train de traverser la rue. Elle s'avance vers la librairie.

1. Le Rio Bravo ou Rio Grande est un fleuve qui prend sa source dans le Colorado et sert de frontière naturelle entre le Mexique et les États-Unis; il est traversé par des migrants à la nage dans des conditions extrêmement dangereuses. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Terre, avale-moi.

Mes couilles jouent des castagnettes.

Je peux même plus avaler ma salive.

En une seconde, je m'évapore sous son regard ; en un quart de seconde, je pars en fumée.

Mon Boss la regarde lui aussi et me dit en prenant des airs : « C'est moi qui m'en occupe, le pue-du-bec. » Et il me fait signe de me retirer au fond, derrière les rayons, histoire que je lui fasse pas honte devant cette jolie poulette, pendant que lui, il reste à se caresser la barbiche.

Elle passe le seuil de la porte, hérissant l'air sur son passage. Elle avance, sans s'arrêter, sans un regard aux livres entassés sur les étagères et les tables, et se plante devant le comptoir de la librairie. Mon Boss se la raconte avec ses sourcils et roule des yeux comme s'il voulait pas regarder dans le décolleté de la minette.

Je baisse le regard, je me sens comme un naufragé de papier au milieu de tant de livres.

J'ai la bouche si sèche que je me mets à faire des gargarismes avec de l'air.

J'ai pas la moindre idée de ce qu'elle lui raconte, j'entends plus rien de toute façon ; je sens juste mes tempes palpiter à mille à l'heure. Le Boss me fait signe de venir et d'une voix de pétrole, me dit, presque à l'oreille : « Qu'est-ce que tu lui as fait, le morpion, pour qu'elle veuille te causer ? »

Il s'éloigne de quelques pas et fait semblant de pas regarder, mais moi je sais qu'il a des yeux derrière les oreilles et des oreilles dans les pupilles, le Boss. La fille me dévisage de haut en bas, comme si elle me transperçait, comme si j'étais fait de fumée, et avant de sortir, lance juste : « Thanks, mec... enfin no thanks. J'ai pas

besoin de héros, you know?» Elle fait demi-tour et je sens la tornade de ses courbes, de ses lèvres, de ses seins, de son odeur cingler ma peau de crocodile. Elle s'éloigne, traverse la rue jusqu'à son immeuble et mon Boss en profite pour mater son petit cul bien doré. Moi, je reste planté là, écrasé sur toutes les majoliques du sol, enveloppé d'un truc poisseux, va savoir quoi. Mon Boss se retourne et me dit, exaspéré : « Tu m'expliques ? C'est quoi cette affaire, tapette à merde ? »

Je hausse de nouveau les épaules. Je sens que je vais gerber, là, au milieu de tous ces litres d'encre que les imprimantes ont gâchés pour éclabousser de lettres tant de livres. C'est pas que j'ai peur de me faire tabasser. Pendant l'embrouille de tout à l'heure, j'avais le poul sous sparadrap, cataleptique. J'étais serein. J'aurais pu tabasser tous ces crevards et faire passer en même temps un chameau par le trou d'une aiguille. Non, les chocottes, je les ai pour les gisquettes, surtout quand elles sont belles, qu'elles en jettent. Rien que d'imaginer que je suis pas loin de l'une d'entre elles et je sens des machins s'agiter dans mon ventre ; je devrais même pas respirer le même air qu'une fille comme ça ; rien que de frôler sa peau des yeux j'ai la moelle épinière en feu. Je suis bon que pour la baston, y a pas de doute. Mais ses courbes me font déraper jusqu'au pire de mes abîmes. Je sais pas pourquoi, mais quand la gisquette, elle s'est tirée du bookstore, ça m'a dévasté, ça m'a retourné, comme ça, tout déglingué.

Et moi, j'ai pas moufté, j'ai pas pipé mot.

« C'était quoi ces conneries, alors ? » Le Boss me sort de ma tétanie.

« Rien, Boss. » Je hausse les épaules jusqu'à la pituitaire. « La fille voulait une revue de je sais pas quoi

qu'on avait pas », je réponds à ce sadique dans l'espoir qu'il cesse de seringuer la plaie que je sens s'ouvrir dans ma poitrine.

« Petit pédé lévite, on va faire comment pour survivre si tu peux même pas vendre une putain de revue, hein? Fuck. Fuck. Fuck. »

Et je reste les bras ballants, abasourdi, englouti jusqu'à la nausée par mon propre vomi.

J'arrive pas à dormir. Je regarde fixement l'obscurité délavée qui m'irrite la rétine et emplit mes pores de froid, là, sur cette mezzanine que mon Boss me prête pour que je dorme dans la librairie, cette mezzanine bourrée d'araignées sirupeuses et de bestioles encastées dans les murs, prêtes à sauter sur ma chair à vif. Des araignées suicidaires. Non, non, j'arrive pas à me plonger dans le sommeil, j'imagine au-dessus de moi la fille qui s'accroche à l'ampoule dénudée jusqu'à en faire exploser les verres, puis ses ongles violacés qui me poignent en pleine nuit. Je crois même entendre le bruit de ses deux mains me déchirant la peau, en arrachant des morceaux comme on le fait d'un journal pour laver des vitres – le bruit même que font les vitres quand elles se brisent.

« Fils de pute. Merde. Fuck. Fuck. Fuck. Grosse merde merdilotique. Fuck, fuck, fuck. » Il crie de plus en plus fort, hors de ses gonds.

Je veux pas me lever.

Pas la force de le faire par ma propre volonté. J'ai toujours la fièvre collée à la peau. Et des tourbillons de papillons dans le ventre. Je contemple un rayon de soleil se remplir de grains de poussière; ils flottent,

au chaud, dans ces entrailles de lumière. Et soudain, j'entends mon Boss en bas pousser un de ces hurlements, comme s'il avait une enceinte collée à la gorge.

Je balance les *sarapes*^{*1} d'un coup de poing, puis me laisse glisser le long du petit escalier de la mezzanine et descends, les yeux ravagés, comme si j'avais pleuré du verre pilé toute la nuit ou va savoir, mais c'est avec des yeux griffés par l'insomnie que je découvre tout le merdier.

La librairie est sens dessus dessous. Totalement détruite. Le Boss relève une étagère et se met à ramasser les cadavres de livres aux pages arrachées. La librairie ressemble à la rue du parc Wells en automne, avec ses centaines de feuilles déchirées, en vrac, tapissant le sol. On dirait même que certains livres ont été assassinés à coups de couteau, de bâton, avec les dents, à coups de morsures ; ils ont l'air amputés, comme si on leur avait fait exploser les tripes en leur fourrant un pétard dans le cul. Le Boss me regarde, un bouquet de feuilles dépareillées dans les mains ; mais au lieu de m'engueuler, de se libérer en déversant sur moi toute sa hargne, je vois ses yeux se brouiller et il s'effondre sur ses arrières. Comme je sais pas quoi faire, je fais rien. Je hausse les épaules une fois de plus puis me mets à ramasser ce qui est à mes pieds. J'arrange une table brinquebalante et balance dessus en bordel les livres que j'ai ramassés sur le sol.

1. Les mots ou expressions suivis d'une astérisque sont consignés dans un glossaire à la fin de l'ouvrage.

[« Les livres saignent », m'avait dit le Boss le jour de mon arrivée au bookstore; il cherchait un jeune qui coûte que dalle et qui sache se fourrer dans les moindres recoins de la librairie pour l'aider et tout récupérer. Il fallait grimper sur les murs comme un scorpion pour ranger ou attraper des pavés outreucidants, porter des caisses de bouquins grandiloquents, les reléguer à la réserve histoire de les laisser pourrir un peu plus lentement que les autres, et élaborer une savante stratégie pour alternativement passer la serpillière, faire la poussière et ranger le local.

« Dis, petit, t'y connais quoi, toi, aux livres ? » m'avait-il questionné cette fameuse première fois alors que je venais de lui demander du travail. J'avais répondu : « Rien, Monsieur.

– Comment ça rien ? T'es débile ou quoi, minus ?

– Non, Monsieur.

– Alors, t'y connais quoi ? »

Je me souviens d'être resté planté là à regarder sa microscopiscule boutique bourrée de pavés jusqu'au plafond, puis finalement de lui avoir dit la première chose qui me passait par la tête : « Qu'ils nous encombrent beaucoup, Monsieur. »

C'est là que je l'ai entendu rire pour la première fois avec son rire d'alebrije* déculotté. Il a enlevé ses lunettes et s'est mis à zonzonner : « Aïe, aïe, aïe, t'es pire que débile, toi, putain, t'es le pape des débiles ! » – et il a continué à rire un bon moment.

Quand son rire catarrheux a fini par se calmer, il m'a tout de suite engagé à l'essai et m'a demandé de laver gratuitement les vitrines : « Je voudrais voir, petit, si t'es pas aussi balourd que t'en as l'air. Tu vas me les laisser nickel chrome les vitres, hein ? Ah, dernière chose : pourquoi tu pues comme si t'avais de la merde collée aux fringues ? »

Je me suis dit que c'était plié d'avance et que je pouvais sans problème les faire reluire, ses vitres, comme les petites vitrines des cercueils, sur lesquelles y a jamais de buée, parce que les morts, une fois qu'ils sont partis de l'autre côté, ils sont

imperturbables et ils laissent plus jamais échapper leur haleine moisie. C'est donc ce que j'ai fait : j'ai gratté la crasse accumulée depuis des siècles, j'y suis allé avec les ongles et le souffle pour tout récurer.

Le Boss m'a avoué des mois plus tard qu'il m'avait engagé parce que j'étais le seul mec à avoir vraiment pas l'air de vouloir un jour lui voler un bouquin.

« Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre de vos bouquins, moi », je lui ai répondu. Mon honnêteté souillée me rendait grossier. « Moi, tout c'que je veux, c'est me tirer à New York et pas rester aussi près de là d'où j'ai bien galéré à me barrer. Mais avant de me lancer comme une pierre dans une autre flaque, il faut que je me fasse un peu de thune ici. »

Mais ça, le Boss, il l'a pas entendu, parce que je l'ai dit à voix tellement basse que si ça se trouve je l'ai juste pensé.

Et donc, au bout de quelques semaines, comme j'avais une gueule d'homme-à-tout-faire, il a eu l'idée de me refiler la mezzanine de la librairie, histoire qu'en plus de travailler toute la journée, je jette un œil aussi pendant la nuit à ses bouquins. Lui, il partait retrouver sa dame et ses damoiseaux, et moi, il me bouclait à double tour, en mode cadenas à la porte et planches de bois clouées à l'unique velux de la mezzanine.

« ... mais si t'as une galère, tu peux utiliser le téléphone. T'oublies pas, hein, le bouseux, tu me bigophones, capich ? »

Et lui, il partait en banlieue, tout content de lui, histoire de bien nettoyer sa dame avec sa queue et de lui engendrer encore plus de damoiseaux.

C'est sur la mezzanine que je me suis mis à me fatiguer les hublots devant des livres. J'ai commencé par ceux qui avaient des dessins. Je m'étais décidé à passer à l'acte parce que ça arrivait parfois que des gonzesses toutes pomponnées me demandent un livre en spanish et moi, leur truc, je savais

pas ce que c'était. Le Boss, un jour, il m'avait pris en flagrant délit et m'avait bien gueulé dessus, en mode algorithmique: «Cerveille de poisson rouge, mets-toi à lire ne serait-ce que ces saloperies de quatrièmes de couverture pour savoir de quoi ça parle, être capable de vendre un putain de bouquin et pas rester toute ta vie un abruti fini.»

C'est donc le flingue sur la tempe que je me suis shooté avec une bonne dose de conneries écrites au dos des livres. J'en chiais sang et eau, parce que lire, bordel, ça fait mal aux yeux au début, mais petit à petit l'âme se fait contaminer. Le soir, j'embarquais de petits livres encore chastes sur ma mezzanine et le matin, je les redescendais dépucelés.

«Hé, le pédoque, tu sais pas pourquoi ce bouquin est bourré de traces de doigts ?

– Non, Boss, vous pouvez vérifier, c'est pas moi.

– Me prends pas pour un con, petit pédé sémite.»

Du coup, j'ai pris l'habitude de me mettre les mains dans des sacs plastique, histoire de pas laisser de traces sur les livres. Je les rendais aussi intacts que quand je les avais embarqués. J'ai même appris à les déballer et à les remballer dans leur plastique d'origine pour qu'ils aient l'air neuf. C'est que le Boss, il aimait ses livres, à chaque fois qu'il vendait un bouquin, il avait l'impression de vendre son âme. Comme les vieux singes qui gagent.]

«Va prévenir ma femme, abruti, dis-lui de venir, putain, je veux pas l'appeler moi, je vais l'inquiéter et manquerait plus qu'il se passe quelque chose de pire», me lâche le Boss toujours à genoux dans sa librairie défoncée. Moi, j'ai déjà eu le temps de relever toutes les étagères et de me mettre à balayer les feuilles tombées au sol.

Je reste un peu à le regarder. C'est plus le même homme. Il est là, à genoux, en train d'arroser les débris de livres qu'il garde à la main. On dirait une fontaine détraquée. Le Boss, c'est devenu un torrent de pluie arimé à de gros nuages. Une averse sans parapluie. Il chiale tellement devant ses livres éventrés, comme une truie mal baisée, que j'abandonne mon balai dansant dans les airs et m'en vais marcher le long des rues sordides, marmonnant comme après une cuite, histoire de me désasphyxier ou va savoir. Je sens que j'ai encore un truc bloqué dans la gorge, une espèce de gros noyau d'avocat; et puis je sens aussi que ça vibre dans mes artères, un vrai tremblement de terre; on dirait une cuillère qui tourne dans un pot vide. J'inspire de l'air par le nez.

«Bah alors timoun! Quelle mouche te pique?» J'entends la black édentée crier de l'autre côté de la rue en traînant son caddie plein de vieilleries. Elle s'éloigne et disparaît derrière l'immeuble de la gisquette. Je reste cloué au trottoir, me balançant d'un côté, de l'autre, comme un pendule. Je me sens perdu. Je vois des kékés passer en meute, le portable collé à l'oreille, des branleurs et des crevards s'user les mains à force de se toucher les couilles. Je vois des gus et des gonzesses traverser, aller et venir, saigner du bioxyde de carbone par tous leurs pores. Je vois des voitures s'arrêter, accélérer, traîner leur carcasse, s'entremêler. Des klaxons, des murmures, le bruit du soleil qui frappe en haut des édifices. Et toutes ces créatures qui piaffent au bout du fil. Je vois des gueules plaquées derrière de grandes fenêtres, dans les escaliers de secours, derrière des lucarnes collées-serrées. Je vois des persiennes fermées et d'autres ouvertes. Des immeubles couleur

brique, gris, aux vitres maculées. Des arbres bien taillés et des bacs à fleurs impeccables.

Le quartier latino, c'est un rayon d'électroménager.

Une fille toute pomponnée passe devant moi, avec un micro-chien saucissonné dans un bout de tissu. J'ai super mal aux yeux. Je traverse lentement la rue jusqu'à l'arrêt de bus et des milliers de klaxons m'agressent de toutes parts : « Fuck you, man », qu'on me crie. « Fuck, fuck, fuck. Rentre chez toi, le peau-rouge, bouge ton cul, fils de pute, sale indien. »

J'arrive à l'arrêt de bus et m'écrase sur le banc. Je lève les yeux, je regarde à travers ses vitres brisées la librairie qui se dresse devant moi, lapidée, blessée à mort, entermée. J'aiguise mon regard et distingue le Boss toujours plié en deux, comme s'il priait devant sa librairie crucifiée.

« Hé, fils de pute ! » J'entends une voix dans mon dos. « T'aimes bien ça foutre la merde pour défendre un cul qui t'appartient pas, hein ? »

Je me tords le cou pour voir qui est en train de me toucher l'épaule. Et là c'est un poing cuivré que je vois s'approcher de ma pommette à vitesse grand V. Même pas le temps de scaphandrier mes yeux. Je me fais éjecter du banc, halluciné, le cul au sol. Des étoiles. Puis du sang qui coule de ma bouche sur mon torse.

« Sale peau-rouge », continue ce vagapéteux, ce gros kéké. Il est raide dingue de la gisquette et la suit partout comme un clébard. « On va voir ce que t'as dans le ventre, choureur-de-culs, tafiole ! Qui t'a dit que tu pouvais défendre un cul qu'est pas à toi, hein ? »

« Grosse bastooooonn », crie une grande gueule qui rapplique avec sa meute quand il me voit étalé sur le pavé plein de *mole**. « On va le défoncer à coups de battes cet enfoiré. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Gabacho est un terme dérivé de l'occitan employé à l'origine par les Espagnols pour désigner les Français. Mais au Mexique, il est très vite devenu synonyme de « gringo », c'est-à-dire toute personne américaine ou venue du Nord et parlant mal l'espagnol. Par extension, le « Gabacho » est aussi pour les Mexicains une façon de nommer le territoire américain.

Traduit avec le concours du
Centre national du livre

Titre original: *Campéon Gabacho*

© 2015 Aura Xilonen Arroyo Oviedo
© 2015, Penguin Random House Grupo Editorial, S.A. de C.V.
© 2016, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Gabacho* de Aura Xilonen
a été réalisée en octobre 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0695-6)

ISBN ePDF : 979-10-349-0697-0